

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PERRAUDIN

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1924, tome 23, p. 139-142

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Le 12 Octobre. — Fête de Monsieur le Chanoine Grandjean, notre professeur de mathématiques. Comme l'année passée, « dès les premiers jours, les fanfarons se sont mis à l'œuvre, mais ils n'ont **pas** pu donner une aubade en l'honneur de M. Grandjean (comme l'année passée).. Si vous n'avez pas été fêté au tumulte des buccins, aux rythmes très mathématiques des bugles et aux notes gravement onctueuses des barytons persuasifs, ne doutez pas cependant de la sympathique bravoure de cette petite phalange de musiciens ni du travail de leur directeur qui a puisé un nouvel élan dans son heureuse paternité » (comme l'année passée).

Même jour. — Ainsi donc, mon cher Anatole, l'automne est venu avec ses feuillages cuivrés, avec son vent frissonnant de lyrisme... Mais tu souris de dédain, à ce mot de « lyrisme », toi, dont le cœur est ratatiné comme le cœur d'un vieux garçon volé par Sainte Catherine.

Et pourtant l'automne est pour les tristes, qui n'ont plus leurs visions de vingt ans, et qui s'en vont alors par les bois regardant tomber les feuilles, et qui, le regard indécis, poétiquement leur parlent :

« Petites feuilles que le vent emporte méchamment, images de mes rêves dorés comme vous, et qui tombez, comme ils sont chus, sur la terre humide, petites feuilles ailées, papillons éphémères de l'automne, je vous aime... » Et comme ça, dans leur tristesse ils trouvent une mélancolie, qui les berce comme le vent les branches, et les illumine comme le dernier soleil illumine la variété des couleurs champêtres. Et ils aiment l'automne et ils le trouvent fait pour eux.

Le 13 Octobre. — Ah ! bien oui, mon vieux ! L'automne triste ? Va voir en Cries si c'est triste de rire et de crier et de se chamailler sur le gazon ou de marauder des châtaignes... ? et de les faire rôtir entre quatre cailloux, assis près d'un feu dont on chasse la fumée de la main, tout en picotant les raisins dans sa casquette ? N'est-ce pas que c'est bon, le raisin ? N'est-ce pas, Monsieur Sylvain ? Car je sais que vous fûtes en Cries, le jour de « la promenade aux raisins » ; eh oui ! même les novices qui se mortifient

avec des chaînes de fer et qui jeûnent le Carême entier ; même eux, merles noirs dans les vignes, et qui vendangeaient avec le même esprit que ce frère Illuminé de Monsieur Ghéon qui pensait « qu'il faut suivre son idée et profiter des bienfaits de Dieu »... Et pour ça, Monsieur Sylvain, je suis de votre avis et, sinon autant que vous — parce que la casquette n'en tient pas plus que tant — j'ai mangé du raisin aussi ; Frund alors tombe dans l'exagération et je crains qu'il ne me montre de l'amitié que pour m'exploiter : c'est lui qui m'a mangé la moitié de mes raisins, soit que, faible qu'on est devant la tendresse, je lui en aie donné moi-même, soit que surtout, faible qu'on est devant la gourmandise, il m'en ait lui-même volé.

Le 14 Octobre. — On voit que c'est l'automne : les tas de feuilles brûlent à la grande allée, près du mur d'enceinte, derrière un triple rempart d'étudiants qui vous reçoivent en vous menaçant du supplice du feu. Ils ne pensent guère aux frissons mélancoliques de l'automne, les potaches ! L'hilarité pétille comme le feu. « Aïe ! les marrons ! Aïe ! les marrons ! » Un marron a sauté dans les jambes d'un gosse qui envoie, à coups de pied dans le brasier, des étincelles contre ses camarades. « Hé, dis, toi ! Ah ! tu en veux ? » Et Boule de Suif qui a peur de prendre feu en recevant des étincelles, lui flanque dans les mollets un marron si bien lancé, que le pauvre gosse s'en va pleurer dans un coin et qu'un grand (qui a saisi l'occasion) ne parvient pas même à le consoler.

Moralité : Il ne faut pas jouer avec le feu.

Le 17 Octobre. — Monsieur Quenet, des talons duquel je vous ai parlé dans ma dernière chronique, ne s'est pas encore mis, comme on l'a dit, « au diapason de son nouveau milieu ». Trois professeurs l'ont appelé trois fois : « Quenet ! » au mépris de la loi qui attribue au philosophe et au physicien, le titre de « Monsieur ». Les trois fois, il a répondu, « magna cum voce », et faisant claquer ses talons : « Présent ! » L'un des trois professeurs l'avertit de ne pas recommencer et « qu'on n'était pas à la caserne ». Mais Monsieur Quenet n'avait pas fait exprès ; il avait cru que Monsieur le Professeur était caporal de cavalerie.

Le 23 Octobre. — Les Agauniens ont « kneippé » à Monthey en compagnie de plusieurs professeurs et autres

membres honoraires. Cette fête fut très réussie : il y eut beaucoup de « gestes gracieux » sous forme de cigares ou de nectars valaisans ; Monsieur Athanasiadès joua un morceau de piano, sans toucher une fois au clavier, et se fit ainsi applaudir à la place de l'électricité ; notre camarade Léon, voulant gagner un pari en touchant de son doigt trois fois sur quatre dans le noir d'une cible, deux fois les yeux libres et deux fois les yeux bandés, plongea la quatrième fois son doigt dans un verre de moutarde. Tout ça et bien d'autres choses encore, prouvent que nous avons bien ri : et comment en eût-il été autrement avec la concorde unissant les cœurs et les verres, avec tous ces membres honoraires, gais comme de vieux pinsons (n'est-ce pas, Monsieur Blanc ?), enfin et surtout, avec la blague endiablée d'un major de table tel que Deferr...

« Gaudeamus igitur, — Juvenes dum sumus, — Post jucundam juventutem, — Post molestam senectutem, — Nos habebit humus » Brr !

Le 1^{er} Novembre. — C'est la Toussaint aujourd'hui ; la Sainte Vierge, Reine des Saints, est encore sur son trône du mois d'octobre. A l'autel, les feuilles jaunies se mêlent aux chrysanthèmes blancs, comme l'Eglise mêle au deuil la joie de l'espérance. Et l'on sent au cœur de l'amour, comme une flèche qui l'aurait percé et qu'on n'aurait pas arrachée ; il semble qu'on voudrait être fort, aimer le bon Dieu qui nous appelle à la source eucharistique de virilité chrétienne et d'héroïque énergie. Et le « Gloria » chante son enthousiasme guerrier, l'admiration du soldat pour son chef, l'hymne plein de vaillance que l'armée clame avant la lutte. Et à nous il nous semble aussi que cet enthousiasme nous transporte et que l'hymne en nos cœurs s'entonne et que nous voulons, nous aussi, nous croiser pour le bien. Comme autrefois, dans le beau moyen-âge où la foi était vive et le cœur alerte et gaillard ; où le chevalier, recevant son épée incrustée de saintes reliques, promettait de la bien porter pour Dieu, pour sa dame et pour ses frères ; comme autrefois passait, à la parole de Dieu enrôlant pour le combat, un frémissement sur les foules, et qui grandissait comme la vague sur la mer et qui grondait comme elle sa divine fureur ; comme autrefois, Dieu nous appelle... Chevaliers cuirassés sur leur blanche cavale, ils se précipitaient : ils se précipitaient, eux, les chevaliers, eux les

roturiers frappant de leur gourdin rogneux ; ils portaient en eux le Dieu des combats... Et quand la nuit venait, que les râles n'étaient plus couverts par le fracas du fer sur le fer, l'esprit de Dieu planait sur la campagne, victorieux et respecté.

Et nous ? nous qui avons été marqués sur notre front de la croix comme ils l'ont été sur leur poitrine, resterons-nous sous la tente ? Nous avons pour nous, comme les héros de l'épopée, le bouclier du ciel sur nos têtes et les épées des anges près des nôtres ; nous avons l'amitié de Dieu, son alliance éternelle. Après nous être prosternés devant l'ostensoir qui encourage, comme autrefois les preux chevaliers, courons à la lutte chercher la palme céleste des combattants du bon combat.

Louis PERRAUDIN.